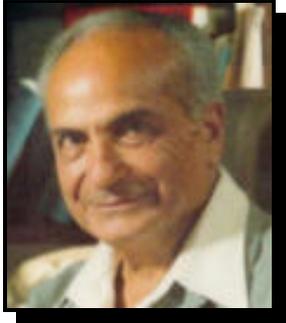


ANDRÉ CHOURAQUI



En dressant un tableau de Nathan André Chouraqui sous le cloisonnement réducteur de la traduction, on ne rendrait justice ni à l'intellectuel qu'il est ni à son itinéraire témoin d'événements qui ont façonné l'histoire contemporaine. Homme de pensée et d'action, d'une profonde curiosité intellectuelle, Chouraqui a côtoyé de grandes personnalités qui ont fait (et défait) l'histoire du vingtième siècle. Juif algérien né en pleine colonisation française, le destin de Chouraqui se trouva au carrefour de trois cultures qui se déchiraient, se comprenaient des fois, ou se reniaient au gré des événements et des soubresauts historiques. Tout au long de son cheminement intellectuel, Chouraqui ne cessait de bâtir des ponts de dialogue entre les trois civilisations en vue d'un rapprochement et d'une coexistence harmonieuse entre les peuples. Convaincu tel qu'il était de ce rêve magnifique eu égard à l'héritage hébraïque que juifs, chrétiens et musulmans avaient en commun, Chouraqui a consacré une grande partie de son existence à la concrétisation de ce rêve. Ses origines, son érudition et, surtout, son ouverture sur les autres cultures ont fait de lui un homme de dialogue et de respect. Au moment où nous sommes témoins de dérives idéologiques fanatiques et à une époque où l'humanité confronte des intégrismes de tous bords, la voix de Chouraqui, jointe à celles de beaucoup d'autres, est porteuse des valeurs d'un nouvel humanisme généreux et ouvert. Ses traductions de l'Ancien Testament, du Nouveau Testament et du Coran sont les signes forts d'un esprit fécond, universel et tolérant. Imbu de trois cultures, distinctes et semblables à la fois, Chouraqui demeure un digne représentant de cette imbrication civilisationnelle millénaire. Si on a de tout temps considéré, à juste titre, la traduction comme une découverte des autres cultures, elle prend, avec Chouraqui, un nouvel essor : celui de la reconnaissance de l'autre.

L'itinéraire intellectuel de Chouraqui

En lisant les biographies consacrées à la vie de Chouraqui, l'on ne cesse de s'émerveiller

ANDRÉ CHOURAQUI

devant la quête acharnée du savoir et la soif jamais inassouvie de la connaissance que Chouraqui a toujours démontré. Pourvu d'un esprit encyclopédique, fruit de longues années de recherches dans les domaines du droit, de la théologie, de l'histoire, de la sociologie, de la poésie, du théâtre et de la traduction, Chouraqui nous rappelle le cheminement intellectuel des grands penseurs de l'Antiquité pour qui la connaissance ne devait pas être circonscrite à un seul domaine de la pensée mais poussait davantage les frontières du savoir jusqu'à englober plusieurs disciplines à la fois. Le long parcours intellectuel d'André Chouraqui commença à Ain-Temouchent, petite ville coloniale de l'ouest d'Algérie à soixante kilomètres d'Oran. Là il naquit en 1917. Son père, Isaac Chouraqui, était un notable de la ville. Viticulteur et négociant en céréales, ce dernier était président de la communauté israélite, chevalier de la Légion d'honneur et le descendant d'une lignée de rabbis. Bien qu'enraciné dans une pure tradition juive, Isaac encouragera son fils à acquérir la meilleure éducation de l'époque, même si cette éducation devait passer par les institutions laïques françaises. Malgré les séquelles d'une poliomyélite qui le paralysa dès son jeune âge, il effectua entre 1928 et 1934 des études au lycée des garçons d'Oran aux termes desquelles il décrocha un baccalauréat en philosophie. Ce départ vers Oran allait causer la rupture avec sa culture ancestrale et le propulser dans l'univers de Voltaire, Rousseau, Marx, Jaures et Léon Blum. Chouraqui évoque cette période charnière de son existence non avec un sentiment de regret mais avec la rare sagesse des hommes qui évaluent les événements à leur juste valeur :

Effacées la langue et la culture des Hébreux. Nous pensions être les Fils d'Israël, oui, des Hébreux, les survivants d'un peuple que des millénaires de persécutions et d'exil n'avaient pu éliminer [...] La formation que nous avons reçue avait effacé notre identité originale. Nous étions devenus de bons petits Français identiques -- on le croyait- à nos congénères des bords de la Seine, de la Loire, du Rhône ou de la Garonne [...] Nos maîtres avaient radicalement éliminé notre passé, d'autant plus facilement qu'eux-mêmes ne connaissaient rien d'Israël et du judaïsme ou des Arabes et de l'Islam ... mes pères cessèrent d'être Abraham, Isaac et Jacob, remplacés dans mon esprit par la blondeur et

l'intrépidité des Gaulois dont j'étais devenu un fils (Chouraqui 1990b : 78-82).

La découverte de philosophes et d'auteurs français devait accentuer cet «enlissement dans les sables de la laïcité » (*ibid.* : 83). Chouraqui avait rejeté momentanément les enseignements des rabbins au fur et à mesure qu'il plongeait dans les profondeurs de ses lectures et de ses questionnements. Le judaïsme céda la place à l'athéisme.

Un bref séjour en France pour subir une opération pour cause de son infirmité sera l'occasion pour Chouraqui de s'entretenir longuement avec deux infirmières protestantes sur des sujets spirituels. Ces débats continueront sous forme de correspondance jusqu'au jour où Chouraqui décida de poursuivre ses études de droit en France. Il y découvrit, non sans grand étonnement, l'art chrétien sous toute sa splendeur. Ses études seront couronnées de succès et il obtint sa licence en droit en 1937 et fut lauréat de la Ville de Paris. Son amitié avec Yvonne (l'aînée des deux infirmières protestantes) allait faire surgir devant Chouraqui la dimension insoupçonnée de la vie religieuse. Après des vacances de méditations passées avec Yvonne dans les Hautes-Alpes, Chouraqui reçut ce qu'il appelle une « illumination », un soudain réveil spirituel d'une foi qui ne l'a auparavant jamais quitté. Ce regain de spiritualité qui va ébranler son athéisme passager, Chouraqui le raconte avec la beauté de ces mots :

Toute ma pensée était tendue à se briser, pour tenter de retrouver, dans ma nudité nouvelle, mon enracinement. Comme un cèdre en sa terre, je recherchais le découvremet de la réalité qui me fondait et fondait l'univers : qui suis-je et qui est l'Elohim d'Israël? C'est le 10 février 1937 que je Le rencontrai, non plus dans la Bible, non plus dans les livres qui parlaient de Lui, non plus dans le spectacle de la nature où je ne cessais de Le contempler, Lui l'ordonnateur de toute harmonie et de toute beauté, mais en moi-même dans mon cœur, au plus intime de ma pensée. J'éprouvais un ébranlement de tout mon être, comme si toutes les barrières qui me séparaient de moi-même et de Lui s'effondraient en moi et autour de moi. La terre se déroba sous mes pas, et je me trouvais, entre ciel et terre, comme en état d'apesanteur, dans

ANDRÉ CHOURAQUI

l'éblouissement qui m'avait saisi et me reprend depuis chaque fois que je pense à cette lumineuse réalité » (*ibid.* : 154).

Ce regain de spiritualité va déclencher chez Chouraqui un même regain d'intérêt envers les sources bibliques. Parallèlement à ses études de droit, Chouraqui va poursuivre jusqu'à 1939 des études d'hébreu et d'araméen à l'École rabbinique de Paris, à la Sorbonne et à l'École des hautes études. En 1939, de retour en Algérie où il était inscrit au barreau d'Oran, il en fut chassé par les lois raciales du gouvernement de Vichy. Son voyage en Algérie, cependant, n'a pas été totalement infructueux. Il eut ses premiers enseignements du Coran par un Cadi (juge) musulman en échange de cours de français avant de revenir à Vichy et à Clermont-Ferrand en 1940 pour poursuivre ses études d'hébreu. Il en fut expulsé et trouva refuge dans les montagnes de la Haute-Loire. Vivant dans la clandestinité, Chouraqui participa à la vie des maquis et des réseaux de la Résistance. C'est durant cette époque, sous la précieuse direction de Georges Vajda, son professeur de Bible, que Chouraqui commença la traduction de *l'Introduction aux devoirs du cœur* de Bahya Ibn Paquda, un traité en arabe d'un éminent penseur juif espagnol du onzième siècle. Cette traduction va donner à Chouraqui un avant-goût des problèmes inhérents à toute traduction des écritures sacrées. Pour Chouraqui et ses compagnons, l'École rabbinique de Clermont-Ferrand était non seulement un refuge pour les méprisés de Vichy qu'ils étaient mais c'était là aussi que son retour vers les racines se consolidait au rythme des lectures et des recherches. La Bible et ses sciences annexes, Le Talmud, Maimonide, saint Thomas d'Aquin, les commentateurs du Coran, les poètes et les mystiques, presque rien n'échappa à la curiosité de Chouraqui et sa soif intense de pénétrer la profondeur de ce riche héritage culturel. Après la guerre, Chouraqui retourna en Algérie et obtint de l'université d'Alger le diplôme supérieur de droit musulman en 1946. Ses études de législation islamique allaient s'avérer fondamentales pour la traduction du Coran plusieurs années plus tard. Une fois passés les malheurs de la guerre et le spectre de la persécution et de la déportation, Chouraqui allait à partir de 1947 entamer une phase active et féconde de son itinéraire intellectuel. En plus de l'intérêt toujours grandissant pour la théologie et tout ce qui s'y rattachait, Chouraqui allait s'engager avec

autant d'ardeur au service de la cause juive. Sa rencontre à Paris avec René Cassin, vice-président du Conseil d'État, président de l'Alliance israélite universelle (l'A.I.U) et principal rédacteur de la *Déclaration universelle des droits de l'Homme* allait marquer un tournant décisif dans sa vie et donner une dimension politique à son profil de juriste et de théologien. Établi en 1860, l'objectif fondamental de l'A.I.U. était la propagation de la culture juive dans la création d'écoles juives francophones dans le monde. Chouraqui fut engagé en qualité de secrétaire général adjoint en 1947 et consacra un long livre à l'Alliance : *Cent ans d'histoire : L'Alliance israélite universelle et la renaissance contemporaine*. Le passage à l'Alliance allait ouvrir les portes du monde à Chouraqui. La prédiction d'un Soufi (mystique) musulman rencontre dans le désert du Sahara algérien allait se concrétiser. Ne lui-avait-il pas prédit un destin au service de la paix? Peu enclin aux tâches administratives, il pensa que son travail à l'A.I.U. serait de courte durée. Ses multiples déplacements dans différentes parties du monde et les conférences qu'il donna seront autant d'occasions pour Chouraqui d'amorcer un dialogue nécessaire pour le rapprochement des trois religions descendant d'Abraham. Ce parcours au sein de l'A.I.U. s'acheva en 1976, date de la mort de René Cassin, le maître, l'ami et le père spirituel de Chouraqui. Ce sont ces années à l'Alliance qui furent les plus actives et les plus fructueuses. L'année 1952 verra la publication de *Marche vers l'Occident : les juifs d'Afrique du Nord* suivie, la même année, d'une traduction commentée du poème mystique de Salomon Ibn Gabirol *La Couronne du royaume*. En 1951, Chouraqui acheva la traduction française d'un de ses textes préférés *Le Cantique des Cantiques* suivi, en 1955, de la traduction des *Psaumes*. En 1956, Chouraqui compléta la traduction des *Devoirs du Cœur*, toujours de Bahya Ibn Paquda.

Chouraqui effectua son premier voyage à Jérusalem le 11 juillet 1950 dans « l'état d'âme du pèlerin éternel » (Chouraqui 1990b : 307). Ce périple fut une expérience bouleversante pour Chouraqui car jusque la Jérusalem était beaucoup plus une patrie mystique qu'une réalité géographique et politique. A partir de cette date, les visites de Chouraqui en Israël devinrent plus fréquentes jusqu'à ce qu'il décida quelques années plus tard d'y élire domicile de manière permanente. Israël découvrit en Chouraqui l'homme capable de mener sa politique d'intégration des juifs de la diaspora et de façon volontaire,

fut conseiller du Premier ministre David Ben-Gourion. De 1965 à 1973, il occupa la fonction d'adjoint au maire de Jérusalem. Les deux guerres de 1967 et 1973 qui allaient secouer Israël et nuire à ses relations avec ses voisins arabes le poussa à renoncer à son poste à la mairie de Jérusalem. L'homme qui était pressenti pour accéder à la présidence de l'État d'Israël préférera le silence des écritures aux bruits de la politique.

La traduction des livres sacrés

Convaincu du sentiment que les traductions de la Bible entreprises jusque là ne reflétaient pas l'esprit originel véhiculé par les anciennes écritures, Chouraqui entama ce qui est considéré comme son œuvre monumentale : la traduction intégrale de l'Ancien et du Nouveau Testament suivie de la traduction du Coran. En procédant à la traduction des écritures juive et chrétienne, Chouraqui se voyait doté d'une « intégrité de la route biblique [...] léguée par [ses] ancêtres » (Chouraqui 1981 :127), une sorte d'héritage culturel génétique transcendant les générations du fin fond de l'humanité. Ce qui est exceptionnellement remarquable dans l'œuvre de Chouraqui, contrairement aux traductions précédentes de la Bible, est le temps record dans le quel cette traduction a été accomplie. Vingt six volumes englobant la Bible hébraïque et le Nouveau Testament dans leur première version furent réalisés entre 1974 et 1977. Fait surprenant du fait que Chouraqui a réussi ce travail à titre individuel, sans la représentation d'une institution ou d'un centre de recherche. Le succès de la Bible Chouraqui fut retentissant auprès du public et des instances du Vatican. En accueillant Chouraqui le 19 octobre 1977, Paul VI avait ces mots pour son invité : « *Il fallait beaucoup d'amour pour accomplir votre œuvre* » (Chouraqui 1990b : 493). En plus de cet amour, c'est surtout ce grand écart qui existait entre un texte sacré puissant qui le faisait vibrer et sa faible traduction qui a déclenché chez Chouraqui ce désir profond à vouloir restituer l'ordre des choses. Pour Chouraqui, l'image floue des traductions n'avait rien de commun avec l'âpreté du texte original. « Le temps d'une grossesse », comme il le dit avec humour en allusion aux neuf mois de travail continu (à raison de dix heures de travail par jour), Chouraqui estime que son œuvre est la culmination de quarante ans de

travail du désert et de deux mille ans d'exil et de méditation de la Parole. Avec toute la modestie d'un esprit exceptionnel, Chouraqui se voit comme un prolongement naturel de cette lignée de traducteurs qui a commence avec la Septante et qui continue jusqu'à nos jours :

Je ne suis q'un chaînon dans cette chaîne magnifique et, lorsqu'on me demande combien de temps j'ai mis pour traduire la Bible [...] je réponds que j'ai mis deux mille trois cents ans à faire ce travail. Parce que s'il n'y avait pas une tradition constante depuis la Septante, personne ne pourrait réaliser une telle œuvre (Chouraqui 1981 :129).

La méthode de traduction de la Bible et du Coran

La démarche adoptée par Chouraqui ne laisse nullement indiffèrent. La Bible « Chouraqui », comme il est convenu de l'appeler, a suscité dès son apparition maintes réactions entre ardents adeptes de cette méthode et opposants farouches qui voient en elle, pour reprendre les termes de Meschonnic, « une Bible en décalcomanie ». (Meshonnic 1979 : 233). Chouraqui se défend de ses attaques en revendiquant haut et fort la paternité d'une méthode qui a l'avantage d'offrir le texte de la Bible dans sa « nudité originelle ». Soucieux d'exactitude linguistique et historique, Chouraqui se donne à un exercice périlleux qui tente de créer un équilibre entre le mot à mot et la glose. Conscient du fait que le texte de la Bible a plus souvent été glosé que traduit, Chouraqui demeure tout aussi conscient des dangers (et de l'inévitabilité) du littéralisme. Cette quête d'exactitude linguistique et historique va conduire Chouraqui à adopter une terminologie largement renouvelée pour être fidèle au « relief » du texte. Se servant de dictionnaires classiques et de dictionnaires historiques de la langue hébraïque, Chouraqui prend soin de choisir un lexis en prenant en considération leur étymologie ainsi que leur signification dans leur contexte historique et actuel. Contrairement à la méthode des « ciblistes » qui vise à traduire le texte en fonction des usages discursifs de la langue d'arrivée, Chouraqui demeure plutôt fidèle à l'hébreu dans la mesure où sa traduction tente de modeler la langue d'arrivée (le français) d'après le relief de

l'hébreu avec ses aspérités, ses détours et même ses obscurités. Le caractère unique de la traduction de Chouraqui réside dans l'adhésion étroite au style de la langue originale au risque de disloquer les règles syntaxiques de la langue française. Par souci d'authenticité, Chouraqui procède à une transcription des noms de personnes et de lieux, plutôt que de s'en tenir à des conventions qui, selon lui, sont issus des oublis de l'histoire. En utilisant les mots crus du texte original et en adoptant un découpage de la temporalité incompatible avec les usages temporels de la langue française, Chouraqui veut restituer le texte à ses racines, le «dépoussiérer», le doter de sa force et de sa signification originales. La lecture des premières pages de la traduction Chouraqui donne au lecteur une saveur assez singulière. En voici quelques exemples tirés de sa traduction (La Bible : 1975). Les mots et expressions soulignés représentent des incongruités si l'on conçoit la traduction par rapport à une optique cibiste. Ces incongruités sont d'ordre lexicale, syntaxique (répétition de pronoms personnels) ou simplement liées à la transcription des noms propres.

- *Voici les noms de **Benei Ysraël*** (p. 7)
- ***Homme et sa maison, ils viennent*** (p.8)
- ***Yosseph** était en **Mistrain*** (p. 9)
- *Le roi de **Mitsaim** dit aux **accoucheuses*** (p. 11)
- *Elle (la fille de Pharaon) voit l'arche au milieu des joncs. **Elle** envoie sa servante; **elle** la prend, **elle** l'ouvre : **elle** voit l'enfant.* (p. 12)
- *La fille du Pharaon dit : « va. » **La jeune fille va*** (p.12)
- *Il tourne sa face, **ici et ici**.* (p.13)
- *Il frappe **le Mitsri**.* (p.14)
- ***Moshe** consent à demeurer avec l'homme.* (p.16)
- *Il **donne** Tsiporah, sa fille à **Moshe**.* (p.17)

La traduction qu'offre Chouraqui du Coran répond au même schéma traductionnel. même respect du relief du texte original, l'observation minutieuse de l'agencement des versets ainsi qu'une tendance presque excessive à maintenir les aspérités, les assonances et les répétitions du texte arabe sont érigés en règles inévitables. Le sous-titre que donne Chouraqui à sa traduction (L'Appel) est évocateur de cette démarche sourcière. En effet, Chouraqui justifie son choix par la signification qu'il dégage de l'étymologie du mot arabe 'kur'an' et

dont le verbe dérivé véhicule le sens de 'appeler'. Comme pour 'Elohim' en hébreu, le nom de Dieu en arabe 'Allah' est gardé tel quel. Le même souci étymologique est observé dans l'utilisation des noms propres. Le lecteur arabe (et occidental), même en reconnaissant la justesse de certains choix de traductions, le choix du titre en l'occurrence, ne tardera pas à observer que le texte arabe a été malmené. Chouraqui lui-même reconnaît le caractère divin du texte arabe et l'impossibilité de sa traduction. Dans un texte où l'oralité a une dimension particulière (ce qui explique l'honneur que ressentent beaucoup de musulmans en le récitant par cœur), le transfert vers une forme écrite pose d'énormes problèmes, souvent insolubles. Dans ce contexte, la traduction de Chouraqui est un effort admirable même s'il ne rend pas justice à la beauté du texte dont il est lui-même apparemment tombé amoureux.

Conclusion

Partant d'un postulat basé sur un retour aux sources, Chouraqui justifie les profondes altérations opérées sur la langue d'arrivée par un souci d'originalité, de fidélité à la lettre et à l'esprit des anciens textes bibliques. Ceci n'est pas de l'avis d'un Meschonnic qui situe les traductions de Chouraqui dans un autre cadre: celui de la "trahison" et du "faux poétique" (Meschonnic 1978 : 223). D'emblée, Meschonnic se lance dans la "déconstruction" (au sens que lui confère Derrida) du 'mythe' Chouraqui. Pour Meschonnic, la Bible de Chouraqui est une regression linguistique qui a fait l'objet d'un tapage médiatique qu'elle ne méritait pas. Ces critiques acerbes à l'encontre de Chouraqui, Meschonnic les justifie par le fait que ces traductions de la Bible sont l'illustration flagrante de ce qu'il appelle "la Bible en decalcomanie" (Meschonnic 1979:233). Tout en reconnaissant qu'aucune traduction n'est à l'abri du calque, Meschonnic considère cette dernière comme un champ où se travaille la relation entre une linguistique de la traduction et une poétique de la traduction. Dans l'esprit de Meschonnic, les traductions de Chouraqui sont dénuées de cette relation. Il remet en cause notamment l'exactitude scientifique et la fidélité spirituelle clamées par Chouraqui et amplifiées par les médias. Ce que semble reprocher Meschonnic à Chouraqui est la dimension idéologique inavouée qui sous-tend cette traduction de la Bible. Selon

Meschonnic, Chouraqui préconise l'impossibilité de la traduction sans l'apprentissage préalable de l'hébreu. Meschonnic qualifie ce 'projet' d' "effet traductionnel *idolâtre* de la langue sacrée" (Meschonnic 1978 : 235). Partant de l'idée qu'il ne suffit pas d'être "homme de Jérusalem" mais poète français pour pouvoir traduire, Meschonnic entend séparer bilinguisme et traduction car souvent cause d'amalgame. En termes pratiques, Meschonnic cite trois types de calques dont souffrent la traduction de Chouraqui, rendant, par conséquent, la traduction illisible et incompréhensible: le calque formel, le calque lexical-étymologique et le calque syntaxique et phraséologique. Meschonnic fournit au lecteur divers exemples illustrant ces calques. On retiendra ces mots qui expriment, et avec quelle virulence, la désapprobation de Meschonnic de la traduction de Chouraqui :

Montrer en quoi cette traduction, littérairement présentée comme la plus moderne et la plus poétique, linguistiquement garantie par un hébréophone, lancée comme un événement dans les milieux catholiques et protestants de l'œcuménisme, est une régression linguistique, un faux poétique, et une trahison du juif qu'elle primitivise, ethnologise, pour le livrer à l'œcuménisme chrétien qu'elle sert et dont elle se sert, pour sa réclame propre. Elle est donc appelé a un prompt succès (*ibid.* : 233).

Comment sommes-nous censés analyser les propos de Meschonnic? Doit-on les prendre à leur juste valeur ou bien doit-on reléguer cette polémique aux traditionnels querelles d'intellectuels, une sorte de 'choc des titans' de la Bible? Où doit-on se situer par rapport au "retour aux racines" de Chouraqui et la "régression linguistique" de Meschonnic? Mais est-ce la vraiment le problème? S'il y a une chose que ce genre de débat puisse montrer, c'est bien la complexité et la fécondité de la traduction et c'est tant mieux. L'essentiel n'est pas de savoir qui a raison ou qui a tort. Ceci est un faux débat. Le plus important est que la traduction ne laisse pas indifférent. Elle ébranle les certitudes et brise les tabous. Chouraqui nous en a donné une illustration éloquente. Au delà des divergences d'opinion, il demeure que la traduction de Chouraqui répond aux attentes d'un certain public qui veut savourer l'étrangeté des anciens textes. La traduction des textes sacrés, quelques soient les réactions qu'elles pourraient susciter, est un défi en tant que tel. Chouraqui l'a relevé dignement.

Bibliographie

Chouraqui, André (1975), *La Bible*, Paris, Desclee De Brouwer

Chouraqui, André (1981), *Retour aux racines*, Paris, Editions du centurion

Chouraqui, André (1990a), *L'Appel*, Paris, Robert Laffont

Chouraqui, André (1990b), *L'Amour fort comme la mort*, Paris, Robert Laffont

Chouraqui, André (1994), *Lettre à un ami arabe*, Paris, Jean-Claude Lattes

Meschonnic, Henri (1979), *Poésie sans réponse (Pour la poétique V)*, Paris, Les Éditions Gallimard

Travail présenté par Habid Bouagada dans le cours TRA 5901 – Histoire de la traduction
donné par le professeur Jean Delisle, École de traduction et d'interprétation,
Université d'Ottawa, hiver 2001.